

# 26<sup>e</sup> Prix Louis Guilloux des jeunes

2020

La Société des Amis de Louis Guilloux  
organise son vingt-sixième Prix Louis  
Guilloux des Jeunes  
qui a pour objectif  
de cet écrivain et  
générations à lire

## Sujet proposé :

Âgé de 24 ans, Louis Guilloux écrit son premier roman, *L'Indésirable*, en 1923. Cet inédit vient d'être publié :

On les avait entassés là, comme on avait pu, dans de méchantes baraques en planches, dressées à la diable dans une plaine. Cette plaine, que fermait la rivière du Goulan, et qu'abritait des vents de mer une colline garnie de ronces, n'était guère qu'à deux kilomètres de Belzec. On l'appelait la plaine de la Croix-Perdue, à cause de sa solitude, et d'un Christ de granit dont l'image mutilée se dressait au bord de la route, à deux cents mètres du camp.

Le camp lui-même était composé de cinq baraques rectangulaires, longues et basses, dont quatre, celles où étaient parqués les indésirables<sup>1</sup>, formaient bloc ; la cinquième, un peu en retrait, plus petite et mieux construite que les autres, servait de poste aux soldats à qui l'on avait commis la garde des prisonniers, et de bureau au commandant, au fourrier et à l'interprète.

Louis Guilloux, *L'Indésirable*, éditions Gallimard, 2019.

<sup>1</sup> Il s'agit d'étrangers résidant en France et considérés, dès le début de la guerre 14-18 comme des ennemis, parqués dans ce type de camp.

2020

# Prix Louis Guilloux des Jeunes

---

2020

ÉVA CARADEC  
Cher Monsieur Guilloux  
*Prix Lycées 2020*

ANAÏS CASTILLO  
La vengeance d'un réfugié  
*Prix Lycées 2020*

ÉLISE DUTEIL  
En attendant de vous revoir  
*Prix Collèges 2020*

SETI LE THIONNAIRE - EVEN RAOULT  
Belzec  
*Prix Collectif Collèges 2020*

NÉPHÉLIE CHANTZIS  
Vérités  
*Prix Jeunes Étrangers 2020*

## CHER MONSIEUR GUILLOUX

Je vous écris une lettre qu'hélas, vous ne pourrez lire. Cependant, si je prends la liberté aujourd'hui de vous écrire, c'est que je sens que malgré les kilomètres et les années qui nous séparent, vos mots sont bien plus proches de nous, de moi, que ce que j'imaginai.

Mais avant toute chose, laissez-moi vous raconter l'histoire de ma famille pour que nous puissions mieux faire connaissance.

\* \*

Ce n'est pas une histoire extraordinaire, avec des héros de la résistance, des maquisards courageux, ou encore des combattants méritants. Ce n'est pas une histoire banale pour autant, parce que la vie d'aucun homme n'est banale. Non, c'est l'histoire d'hommes et de femmes comme vous et moi qui se sont démenés comme ils ont pu pour vivre dignement, avoir un foyer, un peu de nourriture le soir au dîner et assurer la sécurité de leurs enfants. Je suis le fruit d'un long exil, d'une transhumance violente, d'un voyage prompt et brutal. Je porte les blessures de ma famille en moi ; mes cellules sont faites de honte, de colère, de violence. Lire vos mots à fait rejaillir en moi cet héritage enterré, peut-être jamais réellement oublié, une plaie écorchée vive sur laquelle j'ai passé un baume réparateur, fait de temps, de routine, de famille, de distractions et d'énormément d'amour. Vos mots sont comme du citron sur une plaie, ils ravivent les douleurs du passé, ça pique, ça brûle et je ne vois pas d'autre solution que d'y faire face. De les regarder et de les coucher sur papier une bonne fois pour toute. Écrire pour guérir. C'est une chose que je n'ai jamais faite, et c'est une histoire que peu de gens connaissent.

*Amin Belaskri* est né en 1931 dans le village de Souama, un petit village perdu dans les hauteurs de la Kabylie rurale au nord de l'Algérie. Un village dressé sur les flancs de la montagne où les étés sont chauds et arides, les

hivers glacés et secs. Je ne connais pas ce village mais j'ai eu la chance de voir quelques photos d'époque. Sur les clichés, on voit des femmes au regard dur et aux traits secs, elles portent sur le dos leur enfant enfoui sous des couvertures d'où seule la tête est découverte, leurs jupes de laine de mouton semblent lourdes et inconfortables ; à leurs pieds de nombreux moutons broutent l'herbe rase de la montagne, et en arrière-plan on devine le village de Souama. Je me souviens, des années après, avoir été frappé par la ressemblance avec le portrait de bretonnes au musée de Quimper. Les mêmes traits tirés, le regard froid et sec, une sorte de brutalité de la vie intégrée au corps. Les clichés des hommes les montraient devant d'immenses charrettes transportant des marchandises tirées par des ânes, devant des commerces de tous genres, ou encore sur la place du village. On peut imaginer la vie en ces temps-là avec les femmes dans la montagne gardant bêtes et enfants, les hommes occupés à marchander. Mais enfin là n'est pas le sujet.

Dans les années 50 débute la guerre pour l'indépendance de l'Algérie, une guerre de « libération » comme ils l'appelaient. Je ne vais pas vous faire le récit de cette guerre monstrueuse car vous la connaissez, et j'imagine que vous l'avez vécue depuis la métropole.

Au début de la guerre, les populations rurales qui, pour la plupart, n'avaient jusqu'alors jamais été concertées dans la prise de décisions politiques, ni même dans la vie du pays en général, ont dû faire un choix décisif qui relevait de « l'honneur », de la « patrie » et autres concepts aussi vagues que dangereux quand ils sortent de la bouche de gens mal intentionnés. La libération d'un peuple soumis, ou l'acceptation d'une domination étrangère illégitime. En d'autres termes, la guerre pour la liberté ou l'asservissement pour la paix. Les mots que j'emploie sont choisis avec du recul, influencés et biaisés par les années passées, et vous comprendrez bien sûr qu'à l'époque, les faits n'étaient pas aussi simples que ça. Beaucoup de kabyles ne voyaient aucun mal à la présence française sur leur territoire, car en réalité très peu de français vivaient dans les montagnes. Mais le plus étonnant est qu'ils en dégageaient une certaine fierté. La fierté de faire partie de la nation française, nourrie seulement de clichés qui alimentait une vision bien éloignée de la réalité de leurs conditions.

Alors quand débute la guerre, Amin Belaskri décide de se joindre comme supplétif à l'armée française, pour contrer et détourner les nombreux attentats du FLN dans la région. Les combattants du FLN terrorisaient les habitants par leur sang-froid et l'obsession pour le combat. Un combat qu'ils allaient payer cher. Mon père s'est peut-être défilé face à ses confrères qui ne juraient plus que par le sang. De cette période, je n'en sais en réalité que très peu. Je me souviens seulement de l'horreur dans le regard de ma mère quand elle en parle. Qu'une nuit, ils sont restés plus de douze heures à la menacer en attendant le retour de mon père parti à Tizi Ouzou, la tempe collée à l'arme froide, la gâchette enclenchée. Après ces années d'humiliation et de peur, la France signe sa défaite, mes parents avec. Au cours de l'année 62-63 des milliers de familles comme la mienne quittent leur pays d'où leurs maisons sont ravagées avant d'être brûlées, leurs amis égorgés, leurs noms bannis et maudits. Un pays soi-disant victorieux mais nullement en paix, qui implose sous la haine et la soif de vengeance. De son pays, mon père en parle peu, il a regardé le port d'Alger s'éloigner depuis le bateau et il n'a plus jamais voulu y retourner. Depuis ce départ, il s'est résolu à renoncer à son identité algérienne.

Amin Belaskri a posé ses maigres valises au camp de Bias après un long voyage, Lynda sa femme enceinte de trois mois et Selim, mon frère, sous le bras. J'imagine l'immense désillusion de mon père, et le choc pour ma mère. De la France, ils connaissaient la splendeur de Paris, vaguement la carte des fleuves et régions du pays, Napoléon, le nom de quelques fromages et le Palais de Versailles. Arrivés en plein mois de mars, c'était une France froide, grise et sale qu'ils découvraient à la gare d'Agen. Les autorités des colonies françaises leur avait promis des logements modernes aux alentours des grandes métropoles, la réalité fut tout autre. Trop de gens, trop précipité, pas assez de moyens, mais vous verrez c'est temporaire, allez mettez-vous sur la file de gauche s'il vous plaît. Alors ils ont été ballotté de train en train, de transports en commun en bus de plus en plus brinquebalants à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Et c'est là, en plein Lot-et-Garonne, que leur vie française pouvait commencer. Ou plutôt, que leur vie en France pouvait commencer.

\*

Je suis né quelques mois après l'arrivée de mes parents dans le camp. Mon père, dans les premiers mois, fou de désespoir et d'humiliation avec d'autres pères en colère comme lui, buvaient beaucoup. Alors souvent il rentrait ivre mort et trouvait auprès de sa femme le souvenir du pays qu'il venait de quitter. Les odeurs d'huile d'argan qu'elle s'appliquait sur les cheveux et sur la peau, la douceur de sa chair généreuse, la chaleur de son ventre dans lequel grandissait l'espoir d'une vie meilleure, la promesse des générations à venir. C'est au milieu des baraques, du terrain de foot et de la forêt de sapins aux alentours que j'ai grandi. L'insouciance de l'enfance m'a permis de vivre une vie que je pensais être la même pour tous les petits garçons de mon âge. Je jouais avec mes amis dans les allées en gravier, allait à un semblant d'école, et quand je rentrais, ma mère se débrouillait toujours pour m'offrir quelque chose à manger. Jamais les barbelés et grilles derrière chez nous ne m'avaient intrigué, et le fait que nous habitions en France, mais en réalité qu'avec des Algériens à parler kabyle, non plus. Mon monde s'arrêtait là où étaient plantées ces grilles, et je trouvais ce monde déjà si grand !

Ce n'est qu'à l'adolescence avec quelques amis que j'ai commencé à me poser des questions sur la vie au-delà de ces barrières. Mes parents ne me parlaient que très peu, voulant faire durer le plus longtemps possible l'insouciance heureuse, peut-être se mentant à eux-mêmes sur la vie qu'ils menaient aussi. Au fil des années, plus je comprenais, plus j'étais en colère. Une colère violente et puissante qui, quand elle surgissait, me faisait peur. Une bête enragée qui tourne dans une cage. Une boule de rage et de frustration bloquée dans ma poitrine grandissait, alimentée par ce sentiment insupportable qu'est l'injustice. Cette impression que je manquais quelque chose, qu'on me volait quelque chose, qu'on me dérobait les années qui se devaient d'être inoubliables, les premières sorties en douce pour aller dans des discothèques, premiers baisers volés, premières rencontres qui vous marquent, premières gueules de bois. La renaissance de la jeunesse, le sentiment de toute puissance face à ses parents. Pourquoi étions-nous enfermés sans raison ? Et surtout, pourquoi est-ce que tout le monde autour faisait comme si c'était normal d'avoir été privés de liberté ?

\*

Il y a quelques mois, je suis tombé sur un de vos livres à la bibliothèque de Caen. Vous étiez exposé sur une table parmi d'autres auteurs pour une sélection « Mémoires de guerre, dire l'indicible ». J'ai commencé à lire « *L'indésirable* », votre roman sur la Première Guerre mondiale, écrit quelques années après. Un passage m'a bouleversé, vous vous doutez sûrement duquel je parle, celui de la description des camps. C'était comme si vous décriviez et redessiniez les lieux de mon enfance. Ces baraques qui ont fait partie de mon quotidien, les seuls bâtiments que j'ai connu pendant des années. Vos mots sont taillés fins, bruts, tranchants et tellement justes à la fois. Ils m'ont traversé et beaucoup d'images de mon enfance que j'avais oubliées, que j'avais décidé d'oublier, ont ressurgi avec une précision troublante.

Le camp de Bias n'était pas composé de cinq mais d'une dizaine de baraques rectangulaires longues et basses, dont une plus loin, en retrait, mieux construite et plus petite était réservée au personnel administratif. Personnel administratif qui était composé de responsables, directeurs des camps, gardes, soldats, mais aussi volontaires de la Croix-Rouge et autres organismes d'aides, enseignants, d'un interprète, plusieurs infirmières, et de quelques médecins. Petit à petit nous avons pris conscience de la disparité existante entre le personnel administratif et nous, eux les dominants, nous les dominés. Nous étions en 1978, la décolonisation avait théoriquement pris fin depuis plus d'une dizaine d'années, mais ils entretenaient toujours ce rapport avec nous, eux les Européens, nous les Arabes. L'électricité était coupée à 22 heures dans toutes les baraques tandis qu'on voyait leurs télévisions briller jusque tard dans la nuit. Et puis nous n'avions tout simplement pas le droit à des télévisions.

Bias c'était un mouvoir. Tout était fait pour nous maintenir à l'intérieur, nous coupant littéralement du monde extérieur. Pas de radio, pas de télé, nous étions exclus de la société française, le moins nous savions, le mieux nous nous porterions. « Heureux les imbéciles » avait un jour ricané un responsable avec son collègue quand un homme lui avait demandé des nouvelles de la situation en Algérie et des logements promis en Seine-Saint-Denis. Nous étions leurs imbéciles, et ça les faisait marrer. Le courrier était distribué le matin à 11 heures, était ouvert et lu en public. À Bias, il y avait

les quatre coins de l'Algérie, ça parlait arabe, kabyle, hassaniyya, chaouia, alors l'interprète avait appris toutes ces langues pour comprendre et épier les moindres détails de nos vies. Si quelqu'un osait émettre une quelconque protestation, il était directement emmené à l'infirmierie, et le rituel se déroulait méthodiquement : piqûre, camisole, hôpital psychiatrique. Les gens envoyés dans les hôpitaux revenaient souvent cassés, semblables à des robots. Tout cela pour étouffer et prévenir une forme d'agitation ou de rébellion. Si l'isolement était physique, une rangée de sapins derrière des barbelés, il était surtout moral. Tout était fait en sorte pour nous maintenir exclus de la société, notre univers socio-culturel ne pouvant se mélanger avec celui du personnel administratif qui ne faisait qu'exacerber les inégalités entre eux et nous.

En plus d'être coupés du monde extérieur, ils nous maintenaient dans la peur de la sortie, peur de la vie en dehors du camp. On nous disait que les repréailles du FLN sévissaient partout même sur le territoire français, que dehors c'était pleins de fellaghas qui ne feraient qu'une bouchée de nous. Plus tard, j'apprenais qu'on disait de nous, au peu de gens qui s'émouvaient de notre situation, que nous étions capables du pire, que nous nous égorgions parfois même entre nous. Ces mensonges reflétaient bien le malaise dans lequel se trouvait l'État français face à des rapatriés dont l'arrivée n'était pas souhaitée. La ségrégation que nous subissions n'était qu'à l'image du racisme vicieux qui s'infiltrait dans chaque foyer, école, institution, alimenté par des années de colonisation.

Si je vous écris aujourd'hui ce n'est pas pour faire un réquisitoire contre la colonisation. C'est parce que la manière avec laquelle vous parlez de ces « indésirables » m'a touché, ces étrangers résidants en France et considérés comme des ennemis au début de la guerre, parqués dans des camps pour le simple fait d'être étranger justement. Des millions d'hommes et de femmes ayant servi la France, ayant servi ce pays qui leur était étranger, avec le rêve de faire partie de ce projet d'idéal républicain, avec cet espoir aussi peut-être d'une vie meilleure. Des milliers d'hommes, dont mon père, ont combattu, se sont fait troués la peau pour la France avec la conviction d'une possible cohabitation et entente entre deux peuples. La désillusion a été grande, l'humiliation aussi. Qu'est-ce qui fait qu'une personne soit désirable, et une autre indésirable ?

Vous avez couché sur de simples feuilles blanches l'histoire d'hommes et de femmes dont on a nié l'existence. Des personnes qu'on a balayées du revers de la main. Le même geste que celui qu'on fait pour se débarrasser d'un insecte qui se pose sur le bras. Un geste nerveux et brusque. Comme si être étranger était une maladie, une maladie contagieuse et dangereuse, qui vous enlève des droits, du respect, de la considération.

Les contestations et révoltes dans les camps ont commencé à partir de l'année 1975. C'était l'aboutissement d'une prise de conscience par les jeunes des conditions de vie dans lesquelles nous vivions. Petit à petit nous avons été autorisés à sortir pour des rencontres sportives par exemple, et même pour certains d'entre nous, pour se former et étudier. C'est hors du camp que nous avons pu constater l'ampleur de nos privations, le décalage et le retard que nous avons sur les autres jeunes de notre âge. Alors nous avons parlé de la vie en dehors du camp, nous avons expliqué à nos parents et proches pourquoi rien n'était normal dans la manière dont nous étions traités. Plusieurs d'entre nous avons été réprimés, envoyés en maison de correction, renvoyés des camps pour être placés dans des institutions jugées plus compétentes pour s'occuper des cas comme nous, des « dissidents ». Des hommes comme M'Hamed Laradji étaient nos mentors, nous l'admirions et suivions de près son combat pour sensibiliser l'opinion publique et les médias sur le sort réservé aux Français musulmans. Nous étions en train de mettre le feu aux poudrières et nous touchions une corde sensible que l'État français avait réussi à faire taire des années durant. En 1979, des jeunes occupèrent les locaux administratifs de Bias pendant plus d'un mois, ce qui fit plier l'administration terrorisée qui se réfugia à Paris. Mes parents se virent attribuer un logement dans la banlieue de Montpellier où ils vivent encore aujourd'hui, et moi j'étais déjà étudiant à Limoges.

Aujourd'hui je n'ai pas de rancœurs envers l'État français, je vis ici et j'aime ce pays qui a fini par m'accueillir tant bien que mal. La boule de colère dans ma poitrine s'en est allée et je me sens aujourd'hui apaisé. J'ai réussi à faire la paix, à pardonner, car la haine n'alimente rien, elle ne fait que détruire. Cependant les dégâts ont été grands et il est nécessaire

de reconnaître la souffrance de ces indésirables parqués, de dénoncer ces institutions totalitaires dans le pays des droits de l'Homme. Si je parle au nom des harkis de France, c'est aussi au nom des ouighours en Chine, des arméniens pendant la guerre, des tutsis au Rwanda, mais aussi au nom des homosexuels lapidés en Ouganda, et de tant d'autres personnes discriminées, et de massacres commis quand la peur de l'autre se répand. Tâchons de toujours dénoncer l'ignorance, la bêtise et la peur comme vous l'avez fait.

Bien à vous,

*Khaled Belaskri*

ÉVA CARADEC  
*Prix Lycées 2020*

## LA VENGEANCE D'UN RÉFUGIÉ

*Mardi 22 janvier 1970*

« Faites entrer l'accusé ! » s'exclame la cour.

Mon cœur s'emballa, mes mains tremblent, des gouttes de sueur glissent sur mon front. Sous les regards noirs de la partie adverse, j'avance.

Mon avocate se prépare puis commence.

– Madame la présidente, mesdames et messieurs les magistrats et membres du jury...

Enfant, j'ai cru que le monde était tout noir ou bien tout blanc, qu'il y avait des gentils et des méchants. Dans ma tête c'était clair, avocat était le symbole de la justice. Je souhaitais la représenter afin de sauver des innocents et incarcérer des criminels. Plaider pour des voleurs, des violeurs, des fous ou des meurtriers, était pour moi, comme accepter leur acte criminel. C'est vrai, où la justice est-elle quand on libère un coupable ? Mais voyez-vous, le monde n'est pas seulement noir ou blanc mais peut aussi être gris. Un coupable peut avoir été victime et une victime peut devenir coupable. De plus, chacun, je dis bien chacun a le droit à la justice.

Nous connaissons tous, ici présents, les faits. M. Hernández est accusé du meurtre de Juan Velázquez, retrouvé mort étranglé et jeté à la mer dans la nuit du 24 juillet 1968. Voici les faits, mais ces faits que je viens d'exposer ne sont qu'un instant de la vie de M. Hernández. Vous avez devant vous, dans le box des accusés, non pas un fou, ni un criminel mais un homme qui a trop souffert et dont la soif de vengeance a pris le contrôle un instant. Tuer est impardonnable. Je ne vous dis pas qu'il est innocent et qu'il mérite d'être acquitté par la cour. En effet, il mérite d'être puni pour avoir volé une vie mais puni à la hauteur de ses actes et rien de plus. Mesdames et messieurs les membres du jury, je vous demande de l'écouter avant de le juger. Vous comme moi avons un but commun, nous voulons rendre justice.

Savez-vous qui est cet homme? Vous le connaissez en tant que criminel, pour le mal qu'il a commis. Cependant, saviez-vous que cet homme, né en 1933 à Malaga, ville espagnole, a connu la guerre? Âgé de trois ans, il pouvait déjà se faire tuer dans le chaos qui régnait. Cet enfant était rongé par la peur, la panique et l'angoisse durant son enfance. Depuis son plus jeune âge il a vécu sous les bruits assourdissants des armes. Rendez-vous compte du traumatisme pour un enfant d'à peine trois ans? Sa vie fut un enfer! Imaginez-vous, rien qu'un instant, à sa place. Chaque matin, être réveillé par le bruit de la guerre, à travers les carreaux assister au désastre jour après jour. Apprendre que vos proches tombent au compte-gouttes aux mains de l'ennemi. À l'heure où d'autres sont en temps de paix, vous êtes envahi par la noirceur qui vous entoure. Voilà comment à moins de cinq ans, une personne peut être traumatisée à vie. La guerre civile espagnole a débuté en 1936 et s'est achevée en 1939. Durant celle-ci, se sont affrontés les Nationalistes et les Républicains. Il a vécu son enfance dans la peur. Cette peur a grandi au fil du temps et s'est transformée en rage, en colère, en révolte mais aussi en courage. Le courage de se battre et d'avancer pour traverser son pays et fuir la guerre. Comme le dit si bien Averroès, « *L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence. Voilà l'équation.* » Cette citation illustre parfaitement le sentiment de M. Hernández au moment du meurtre.

Lors de l'attaque de Malaga par les Nationalistes, la mère de cet homme a été abattue chez elle. Un soldat a pointé son arme sur elle et n'a pas hésité à appuyer sur la détente parce qu'elle était Républicaine et lui Nationaliste. Il l'a tuée, sous les yeux de l'enfant. Voyez-vous, être prêt à tuer pour une différence est odieux. Tuer est un crime mais tuer non pas par accident mais par préméditation est tellement plus grave. Or mon client n'a pas prémédité ce qui allait se passer ce soir-là. Il n'a pas su surmonter le traumatisme de son enfance et celui-ci l'a rendu fou au moment des faits, il n'avait plus le contrôle sur ses faits et gestes, la rage avait pris le dessus! Je le répète, ces actes sont graves et inexcusables mais il peut bénéficier de circonstances atténuantes compte-tenu de son passé.

En tentant de fuir comme des proies prises au piège, les habitants de Malaga se firent tuer les uns après les autres sur l'unique route qui reliait Malaga aux zones républicaines, leur seule porte de sortie. Lui et son père

faisaient partie de cette population lancée sur les routes. Des centaines de bombes étaient lancées depuis les bateaux et les avions nationalistes. Pris au piège sous cette pluie d'explosif, le père de l'enfant perdit la vie. Dans ce carnage, Esteban vit celui qui l'a toujours protégé, tomber au sol dans un bain sanglant. Seul, abandonné, livré à lui-même, il dû fuir. Mais fuir pour aller où ? En quelques instants son monde s'était effondré. Sous les explosions et fusillades, il a couru jusqu'à ce que ses jambes le lâchent. Dans ce guet-apens, il réussit à fuir grâce à une femme le relevant et l'emmenant avec elle, à l'abri du désastre.

Vous ne le savez peut-être pas encore mais je détiens un élément clé qui peut renverser ce procès. Il concerne la victime. M. Velázquez. Cet homme était un soldat nationaliste, celui ayant tenu l'arme bien droite, d'une main ferme et criminelle, n'hésitant pas à tirer sur la mère qui se trouvait devant lui. M. Velázquez a tué la mère de mon client de sang-froid. À la vue de cet homme, Esteban Hernández s'est repassé en boucle la scène de la mort de sa mère, voyant le soldat l'exécutant sans pitié. La vengeance, le traumatisme, la rage ne sont pas des prétextes pour tuer mais si nous inversons les rôles un instant, nous sommes ce jeune garçon. Si nous avons vécu ce qu'Esteban a vécu, voir un soldat tuer sans hésitation et de sang-froid notre mère sous nos yeux, comment aurait-on réagi ? Dans ces moments, ce n'est plus la raison qui contrôle nos actes mais notre cœur et nos blessures. Alors oui, il a tué cet homme dans un moment de rage mais n'avait pas prémédité ce meurtre. Maintenant que vous connaissez une partie de son histoire, regardez-le différemment, regardez-le comme celui qui s'est battu, regardez-le comme celui qui a traversé son pays pour se réfugier en France, regardez-le comme celui qui est devenu orphelin après avoir vécu dans la peur. Regardez-le dans les yeux et dites-moi, la vie lui a-t-elle été clémente ? On ne peut pardonner son acte mais on peut comprendre ses blessures. En effet le meurtre de M. Velázquez était la haine qu'intériorisait M. Hernández depuis tant d'années. Elle a pris le dessus sur lui. Le prouver est simple. Voyez-vous, l'arme du crime n'est autre pour nous qu'une banale écharpe que mon client portait. Elle lui a servi à étrangler Juan Velázquez avant de le jeter par-dessus bord. Mais cet épais tissu, nommé une « Manta » représente bien plus pour lui. Lorsque qu'Esteban a traversé son pays natal pour rejoindre nos côtes et atterrir dans des camps de

concentration du Sud de la France, il la portait et c'était celle de son père. À travers les Pyrénées, la neige et le froid glacial les tuaient les uns après les autres. La Manta était leur seul moyen de lutter contre le froid. Ne voyez-vous toujours aucun lien ? Cet objet a une importante symbolique pour l'ensemble des réfugiés espagnols. Pour tuer M. Velázquez, sans réfléchir, comme un réflexe, il a ôté ce bout de tissu de son cou et s'est mis à étrangler l'homme qui se trouvait en face de lui. Cette écharpe était tout ce qui lui restait de sa famille, il vit comme une évidence que le bourreau de ses parents devait périr avec la Manta de son père. Lorsque le corps tomba à la mer, il pensa à cette même mer d'où provenaient les bombes meurtrières ayant tué son père.

Pourquoi mon client a été submergé par cette rage incontrôlée ? Pour le comprendre revenons quelques années en arrière.

En 1939, comme tous les réfugiés espagnols, M. Hernández parvint en France. Notre pays a accueilli deux-cents-vingt-mille réfugiés, mais dans quelles conditions ? Savez-vous où hommes, femmes et enfants étaient parqués ? Parqués comme des bêtes, entassés, dépouillés et frigorifiés sur les plages. Argelès-Sur-Mer était le plus important des camps de concentration d'Espagnols. Je dis bien camps de concentration, si le terme vous choque, cela s'appelait également des camps d'internement. Leur appellation en dit long sur leurs conditions de vie. Imaginez, à l'époque, l'enfant qu'il était avait grandi et approchait de la dizaine d'année. Dix ans, un enfant de dix ans qui vit durant trois ans sur des plages, sans abri, sans repère, avec l'impossibilité d'aller à l'école. Devant vous se tient un homme anciennement analphabète qui a lutté après être sorti des camps pour apprendre tant bien que mal à lire, écrire et compter. Voyez-vous le nombre d'obstacles qu'il a dû franchir pour s'en sortir ?

Mesdames et messieurs membres du jury, ce soir vous détenez entre vos mains l'avenir de cet homme. Jugez-le avec humanité. On ne peut nier ce qui s'est passé la nuit du 24 juillet 1968, mais tenons compte de l'horreur qu'il a subie, cet homme ne voulait la mort de ce soldat, c'est la haine qui a pris le contrôle sur lui à cet instant. Maintenant, c'est à vous de choisir, les hommes sont dotés d'intelligence, de raison mais aussi d'un cœur. La justice n'est pas seulement fondée sur des lois à faire appliquer pour faire respecter l'ordre. Vous savez aussi bien que moi qu'il est possible de tenir

compte de circonstances atténuantes. Les faits sont réels, concrets, M. Hernández ne les nie pas. Comme je l'ai dit précédemment, un coupable peut être victime et une victime peut devenir coupable. Avant d'être coupable, mon client a été victime et si ne l'avait-il pas été, serait-il devenu un coupable ?

Alors, à présent, Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs les Magistrats et membres du jury, je vous prie de juger Esteban Hernández. Victor Hugo a dit « *La véritable indulgence consiste à comprendre et à pardonner les fautes qu'on ne serait pas capable de commettre* ». Nous ne pouvons pardonner à M. Hernández, mais quelle que soit votre décision, il paiera par de longues années d'incarcération. Donnez-lui la peine qu'il mérite, mais pas plus. Soyez justes ! »

Je regarde mon avocate, droite, sûre d'elle, cherchant à convaincre le jury. Ça va être à mon tour de me lever.

– M. Hernández, c'est à vous, annonce madame la Présidente.

– Madame la Présidente, mesdames et messieurs les magistrats et membres du jury...

Il y a de cela deux ans, j'ai bel et bien voulu venger mes proches pendant un instant. Je revenais du port, quand soudain, je vis cet homme, vêtu d'un bleu de travail, en train de restaurer un vieux bateau. Son regard sombre, je ne l'avais pas oublié. En un instant je le reconnus. C'était bel est bien ce soldat. Pourquoi était-il arrivé ici lui aussi ? Jamais je n'aurai la réponse. Était-ce le hasard de la vie ? En revoyant l'assassin de ma mère, les images violentes du passé se sont bousculées dans ma tête et m'ont rendu fou. Quand j'ai croisé son regard, je ne vis que l'homme qui avait brisé ma vie en un instant, sous mes yeux d'enfant. Sur le moment, je ne réalisais pas, comme si mon esprit et mon corps étaient détachés l'un de l'autre, je me voyais faire mais ne réussis pas à me reprendre. Il est évident que j'en voulais énormément à cet homme, mais jamais je n'ai voulu sa mort. Aujourd'hui je regrette profondément de n'avoir pas résisté à cette pulsion criminelle.

**ANAÏS CASTILLO**  
*Prix Lycées 2020*



## EN ATTENDANT DE VOUS REVOIR

**M. Alain ANDRÉ**

*Traducteur diplômé de l'Université de Paris  
Rue du Palais  
35000 Rennes*

**M. Jacques VERNEIL**

*Éditions Gallimard  
2, Rue Abel Ferry  
Paris*

*À Rennes, le 13 avril 1977*

*Objet : Traduction de lettres*

*Monsieur Verneil,*

*Comme convenu, voici la traduction des lettres que vous m'avez confiées le mois dernier. Malgré les années passées, elles n'ont pas trop souffert et les déchiffrer a été une tâche assez facile.*

*J'ai été très touché par cet écrit car si, comme vous me l'avez signalé, ces lettres ont été trouvées en Bretagne, c'est qu'elles ne sont jamais arrivées à destination. Ces textes sincères et émouvants que je viens de traduire constituent un véritable témoignage de l'Histoire.*

*Elles ont été écrites par Franz Wurzbacher, un petit commerçant allemand qui devait vivre à Starnberg près de Munich en Bavière. Marié avec une certaine Bertha, ils ont eu deux enfants. Il semble qu'ils possédaient une petite épicerie dans leur quartier.*

*Juste avant la déclaration de la guerre de 1914, Frantz Wurzbacher a fait un voyage en France pour acheter diverses marchandises pour sa boutique. Il s'est alors fait arrêter par la police française et emmener dans un camp près de la ville de Saint-Brieuc dans les Côtes-du-Nord.*

*Tout au long de son incarcération, il a écrit des lettres à sa famille pour donner de ses nouvelles et expliquer la vie qu'il menait en tant que prisonnier de guerre.*

*Je vous laisse découvrir son histoire tragique.*

*Bonne lecture à vous,*

*Alain André*



*Saint-Brieuc, le 4 août 1914*

*Ma très chère Bertha, mes chers enfants,*

*Il y a plus d'une semaine que je ne vous ai pas donné de nouvelles. Lundi dernier, je me suis rendu comme convenu chez notre fournisseur de sel à Guérande. Sur la route du retour, alors que je prenais mon train à Loscouët-sur-Meu, une patrouille de policiers français m'a arrêté à la gare pour un contrôle d'identité. Ayant entendu parler de la récente déclaration de guerre entre notre pays et la France, je me suis tout d'un coup senti très inquiet.*

*Un homme grand et élancé, vêtu d'un costume noir et portant un képi, m'a demandé mes papiers d'identité. Les traits de son visage étaient doux et inspiraient la confiance et la bienveillance. Pourtant, lorsqu'il a découvert ma nationalité, son visage s'est métamorphosé. Ses sourcils se sont froncés, son sourire a disparu et je l'ai senti beaucoup plus tendu. Il m'a demandé de patienter et s'est retourné vers ses deux autres collègues. Après une attente interminable, il est revenu vers moi et m'a demandé de bien vouloir le suivre près de Saint-Brieuc.*

*Un millier de questions me sont passées par l'esprit. Je me demandais pourquoi moi, petit commerçant allemand, je ne pouvais pas rentrer tranquillement chez moi. Les policiers m'ont installé à l'arrière de leur véhicule et nous avons roulé pendant environ deux heures à travers la campagne bretonne. Tout était calme. Le paysage que nous avons traversé était composé d'immenses champs de blé. Les variations de couleurs indiquaient que les moissons avaient*

dû être interrompues au moment de la déclaration de guerre. Les petits villages autrefois si animés étaient à présent déserts et n'inspiraient maintenant que de l'inquiétude. Tout au long de ce trajet, je n'ai croisé que quelques femmes et vieillards qui erraient le regard vide et soucieux.

Il n'y avait pas un bruit dans le véhicule. Je ne pourrais pas vous décrire l'atmosphère qui nous entourait. Ne sachant pas ce qui m'attendait au bout de cette route, je n'ai pas osé prononcer un mot.

Nous sommes arrivés dans une vallée près de la ville de Saint-Brieuc et avons emprunté une immense allée où deux soldats français étaient à leur poste de surveillance. Notre entrée n'a manifestement pas posé de problème mais je me demande s'il en sera de même pour ma sortie. Au bout de cette allée étaient alignées quatre grandes baraques identiques. Seule une porte d'entrée imposante semblait laisser entrer un peu de lumière. En face, se trouvait un autre bâtiment qui me paraissait plus petit mais plus confortable. Il était presque dix-sept heures, pourtant il n'y avait aucun signe de vie autour de moi, la cour était vide et les bâtiments semblaient inhabités.

L'un des policiers m'a ordonné de sortir du véhicule et m'a guidé à l'intérieur d'une des baraques. Il m'a posé plusieurs questions sur mon identité, ma vie de commerçant en Allemagne et a inscrit toutes mes réponses sur un document officiel. Il m'a demandé ensuite de lui donner tous mes effets personnels mais m'a autorisé à garder avec moi un simple carnet et mon crayon de bois. Puis il m'a laissé en m'expliquant que je devais attendre patiemment. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui pourquoi je suis obligé d'attendre ici.

Après de longues minutes seul, la porte d'entrée s'est enfin ouverte; trois autres personnes sont arrivées dans la pièce. L'un d'eux, le plus élancé des trois est directement venu se présenter à moi. Il se nomme Victor Hoffmann. Il est âgé de quarante-deux ans et pour gagner sa vie, il parcourt le monde en exerçant différents métiers. C'est un homme très souriant, dont la joie et la bonne humeur sont très communicatives. Je sens que nous allons bien nous entendre durant mon court séjour ici. Tout comme moi, il ne connaît pas les raisons de notre attente mais nous savons que la guerre entre nos deux pays risque d'être terrible.

*J'espère pouvoir vous donner rapidement de mes nouvelles et vous retrouver prochainement pour vous serrer dans mes bras. Bertha mon amour, je sais que mon absence à l'épicerie ne sera pas des plus faciles pour toi, mais je te fais confiance pour prendre en main nos affaires.*

*Embrasse bien les enfants et prenez soin de vous.*

Frantz



*Saint-Brieuc, le 28 septembre 1914*

*Ma chère Bertha, mes chers petits enfants,*

*Voilà déjà deux mois que je ne vous ai pas écrit. Je n'ai pas de réponse de votre part et je me demande si vous avez bien reçu ma dernière lettre. Peut-être aussi que les Français ne nous distribuent pas tout notre courrier. Nous avons quelques nouvelles du front et, sur la frontière, les combats sont terribles; les hommes s'entretuent. Les journées sont longues ici et j'ai bien peur que ce conflit ne dure encore. Je pense très fort à vous.*

*De mon côté les nouvelles semblent encourageantes. J'ai réussi enfin à avoir un rendez-vous avec le chef de la police française, Monsieur Guyomard, il y a deux semaines. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, sévère et peu aimable et lorsque qu'il m'adressait la parole c'était sur un ton hautain et sec. Il m'a tout de même expliqué brièvement la raison pour laquelle je me trouvais encore ici. Il faut croire qu'une vérification de mon identité est partie à Paris. Je lui ai demandé pourquoi mais il m'a simplement dit que c'était pour vérifier que je n'étais pas un espion allemand. Je n'ai donc pas plus d'informations que cela. Je pense que j'aurai davantage d'explications dans les jours à venir. Je vous tiendrai au courant.*

*Les conditions de vie sont dures ici mais pas insupportables. Mon camarade Victor et moi, nous avons eu la permission de travailler dans les champs. Tous les matins, nous nous réveillons très tôt et partons avec l'un des officiers*

français pour récolter des choux-fleurs qui sont ensuite vendus sur les marchés. Cela me permet d'avoir certains privilèges comme du pain, du savon ainsi qu'un salaire de quinze centimes par journée de travail. Le midi nous retournons prendre la soupe à notre camp. Elle est souvent accompagnée de petits légumes et de lard. Je ne cache pas que tes délicieux repas me manquent. L'après-midi, pendant que Victor dort, j'aime passer du temps à lire. Les livres me sont prêtés par quelques sympathiques soldats français qui, malgré l'interdiction formelle de Monsieur Guyomard, n'hésitent pas à désobéir discrètement. Heureusement que j'ai continué à pratiquer la langue française depuis toutes ces années. Mon français courant m'aide beaucoup à traverser cette épreuve.

La plupart des soldats que j'ai rencontrés sont, comme moi, pères de famille. Ils connaissent notre situation et ressentent parfois même de la pitié et de la tristesse pour certains d'entre nous. Ce sont des hommes courtois et sympathiques. Ils ne font que leur devoir comme tout bon citoyen investi dans son pays. Cependant, certains, qui ont pour la plupart des membres de leur famille partis se battre au front, se montrent des plus cruels avec nous. Ils sont agressifs, insolents et parfois même violents avec les plus rebelles des prisonniers.

Le soir, Victor est un compagnon précieux. Avant notre repas, il aime me parler des différents métiers qu'il a exercé. J'aime ses longues histoires qui me font voyager et à travers ses aventures, je retrouve une certaine liberté. Je suis impressionné par son courage et sa force de caractère. Il est toujours gai, souriant et de bonne humeur. Les repas du soir sont plus copieux que le midi. Il nous arrive même parfois d'avoir de la viande avec des pommes de terre. Certains soldats français qui nous apprécient nous donnent même quelquefois discrètement un petit supplément qui nous fait du bien au moral. Après dîner, nous allons nous coucher. Nous dormons dans un grand dortoir sur des lits superposés où les matelas sont durs et peu confortables. Le travail aux champs et mes nuits trop courtes me laissent un mal de dos permanent. Sans chauffage dans le dortoir, je commence à sentir les nuits se rafraîchir. Je sens en effet depuis quelques semaines qu'une vilaine toux s'est emparée de moi.

Chaque soir en me couchant, je pense très fort à vous. Je t'imagine toi, Bertha, derrière le comptoir de notre épicerie et vous mes enfants jouant près du lac. Vous me manquez terriblement et j'espère que vos conditions de vie ne sont pas trop difficiles.

*Je garde malgré tout l'espoir que cette situation ne dure pas. J'espère dans une prochaine lettre pouvoir vous rassurer davantage et vous apporter une bonne nouvelle. Qui sait? Je serai peut-être de retour pour les fêtes de Noël.*

*Ne vous inquiétez pas pour moi. La situation finira par s'arranger.*

*Je vous aime fort,*

*Votre Frantz*



*Saint-Brieuc, le 6 janvier 1915*

*Ma chère Bertha, mes chers enfants,*

*L'hiver est bien installé maintenant et il fait très froid et humide ici en Bretagne. Le vent s'est levé et depuis quelques jours la pluie ne cesse de tomber. Notre camp ne se situe pas très loin de la mer; il m'arrive parfois de sentir l'air marin sur mon visage. Je pense aussi très souvent à tous ces soldats qui vivent jours et nuits dans les tranchées.*

*J'espère que l'hiver n'est pas trop rude pour vous. Il m'arrive le soir de m'allonger et de penser à nos beaux paysages de Bavière en hiver et à nos longues promenades en famille. La neige est-elle arrivée sur notre belle région?*

*Je me demande si mes lettres arrivent bien jusqu'à vous car depuis maintenant cinq mois, je suis sans nouvelles. Un des soldats français m'a prévenu que nos lettres pouvaient être interceptées par les autorités. Cependant, j'aime vous écrire et je garde l'espoir que mes lettres arrivent bien à destination un jour.*

*Ici, la vie suit son cours. Je n'ai toujours pas de nouvelles du chef de la police, Monsieur Guyomard, qui est souvent absent. Les journées sont plus longues depuis que nous n'allons plus travailler aux champs. Le matin, j'ai beaucoup de mal à me lever en raison de cette toux qui persiste et ne semble pas passer. Mes nuits sont difficiles et je suis obligé de faire des siestes l'après-*

*midi pour récupérer. J'ai quand même eu la possibilité d'aller consulter un médecin il y a trois jours. Celui-ci m'a diagnostiqué une vilaine grippe. Les soldats français du camp sont très gentils avec moi et m'aident à me rétablir en me donnant des couvertures supplémentaires et des boissons chaudes dans la journée. Victor, mon fidèle ami, est également très présent et m'aide beaucoup par son enthousiasme. Je pense que je devrais me remettre sur pieds d'ici quelques semaines.*

*Malgré la fatigue due à mes problèmes de santé, nous avons passé d'agréables moments pendant la période de Noël. Dès le début du mois de décembre, nous avons déjà ressenti un changement d'ambiance dans le camp. Tout le monde s'est activé pour les préparatifs des Fêtes. Accompagnés des soldats français, nous avons eu la possibilité de décorer le campement avec quelques guirlandes et lampions qui ont été mis à notre disposition par de sympathiques voisins. Les grands sapins qui illuminaient les pièces nous ont rappelé les bons souvenirs en famille et nous ont donné un peu d'espoir. L'esprit de Noël a régné partout dans le camp. La joie et la bonne humeur se lisaient sur chaque visage. La solidarité en cette période de trêve nous a donné un peu de courage et la force de croire en la fin de la guerre.*

*Le soir du réveillon, nous avons mangé tous réunis sur la même table, Français avec Allemands. Le repas était très agréable et nous avons eu la permission en ce jour de fête de boire un peu de vin. En dessert, nous avons eu de petits chocolats accompagnés de mandarines qui nous ont redonné du baume au cœur. Après ce bon repas, nous avons chanté, réunis autour du sapin, quelques chants de Noël universels comme « Stille Nacht » et « O Tannenbaum ». Pendant un court instant, j'ai oublié que nous étions des prisonniers. J'avais le sentiment que nous formions dorénavant une famille. Après ce moment magique, nous nous sommes remis à table pour discuter. Pierre, un soldat français dont je suis particulièrement proche, s'est assis à côté de moi. Nous avons longuement parlé. J'aime l'entendre évoquer sa famille. Je suis certain que nous pourrions être très amis s'il n'y avait pas la guerre. C'est un homme simple au grand cœur. Il m'a même offert une écharpe tricotée par sa femme pour me protéger du vent froid qui me rend si malade. J'aurais bien voulu lui offrir également un cadeau mais je n'avais hélas rien sur moi. Je l'ai donc juste remercié et lui ai fait une accolade en signe d'affection.*

*Après cette merveilleuse soirée, les habitudes ont repris leur cours et certains soldats français ont repris leurs distances avec nous. Malgré cela, je pense que chacun gardera dans sa mémoire ce moment de partage et de solidarité en ce jour de Noël.*

*Je ne suis pas sûr que vous recevrez un jour cette lettre mais vous écrire me fait garder de l'espoir. Vous me manquez terriblement et j'espère que vous avez passé un bon réveillon malgré mon absence.*

*Je vous embrasse très fort,*

Frantz



*Saint-Brieuc, le 27 février 1915*

*Ma très chère Bertha, mes chères filles,*

*Je sais dorénavant que mes lettres n'arriveront jamais jusqu'à vous. J'avoue n'avoir presque plus de force pour garder encore de l'espoir. Il est possible que vous me croyiez mort à ce jour. Si c'est le cas, je m'excuse de vous infliger une telle inquiétude.*

*Si seulement je ne m'étais pas rendu en France pour chercher des marchandises pour notre épicerie ! Rien de tout cela ne serait arrivé et je serais sûrement à vos côtés en ce moment même.*

*Il y a trois semaines, le chef de la police est venu me voir pour me donner des nouvelles. J'avais encore beaucoup d'espoir et je pensais vraiment pouvoir rapidement quitter la Bretagne et vous retrouver. Malheureusement, il m'a expliqué que j'avais peu de chance que les autorités françaises me libèrent. Il semble que tant que nous sommes en période de guerre contre la France, aucune libération ne soit autorisée. J'ai eu l'impression que le ciel me tombait sur la tête. J'en voulais à la terre entière. À nos deux patries qui se faisaient la guerre et aux Français qui m'infligeaient ce châtement des plus injustes.*

*J'étais abasourdi par la nouvelle. Les mots de Monsieur Guyomard s'entrechoquaient dans mon esprit. Aujourd'hui, ses mots résonnent encore dans ma tête. J'ai perdu ma bonne humeur et mon espoir. Combien de temps encore va durer ce conflit ? Je suis maintenant si faible et fatigué !*

*Je n'ai également pas de bonne nouvelle sur mon état de santé. Malgré l'arrivée proche du printemps et le retour du soleil, je n'ai aucune amélioration de cette maladie qui persiste depuis déjà quelques mois. Ma toux s'est aggravée, j'ai perdu l'appétit et j'ai parfois du mal à respirer. J'ai également les mains et les pieds qui gonflent, et je ressens dorénavant de nombreuses courbatures au niveau des lombaires et des cervicales. J'avoue n'avoir maintenant plus de force. La perspective d'une libération proche et le bonheur de vous revoir me donnait l'envie de me battre. À présent, depuis que j'ai appris qu'il n'y avait plus d'espoir d'être libéré, j'ai perdu toute mon énergie et ma volonté de combattre cette maladie.*

*Très affaibli, je passe mes journées dans mon lit au grand désespoir de Victor qui, tant bien que mal, essaye de m'encourager à me battre encore. J'aimerais être aussi optimiste que lui, mais hélas cela m'est impossible. Le pauvre Victor est donc maintenant seul à aller travailler. Pour autant, je ne m'en fais pas pour lui car, étant très sociable, il arrivera vite à se faire un nouvel ami au camp.*

*Je suis très fatigué. Vous écrire me demande beaucoup d'énergie. J'ai bien besoin de faire une bonne sieste. Je ne suis pas sûr que vous lirez un jour l'une de ces lettres. Nous les donnons toujours au même soldat français et son attitude envers nous est si cruelle et moqueuse que je me demande s'il accomplit bien sa mission de facteur.*

*Sachez que s'il m'arrive quelque chose, je suis heureux d'avoir eu une si belle famille à mes côtés. Bertha, ma tendre femme, merci d'avoir donné au monde nos deux chères petites filles, Julia et Gretel. Prends soin d'elles et prends soin de toi. Je vous aime très fort et sachez que votre cher père est très fier de vous.*

*Je vous embrasse,*

*Votre Frantz*



*Monsieur Verneil,*

*Je me demande si, comme moi, vous avez été touché par ce que vous venez de lire.*

*Ces lettres constituent un témoignage historique émouvant. Elles nous rappellent les souffrances et les injustices causées par cette terrible guerre. Frantz nous fait vivre, à travers ses yeux et sa pensée, la vie au camp des prisonniers allemands et les sentiments qu'ils ont pu ressentir pendant cette épreuve. J'ai été tellement bouleversé que j'ai décidé d'approfondir mes recherches. J'ai fait quelques découvertes intéressantes sur cette histoire que je vous livre à présent.*

*Quelques jours après sa dernière lettre, Frantz Wurzbacher a été retrouvé mort dans son lit par les soldats français. Frantz est enterré dans un cimetière près de Saint-Brieuc, avec d'autres Allemands décédés durant leur internement.*

*À la fin de la guerre, Victor, enfin libéré, s'est rendu en Allemagne, en Bavière pour annoncer à Bertha la mort de son mari. Il a pris le temps de lui raconter, à elle et ses enfants, la vie en captivité de Frantz. Victor restera pendant longtemps proche de Bertha et ses filles.*

*La famille de Frantz n'aura donc jamais reçu ses lettres.*

*Je pense qu'il serait bien dans votre travail de rédiger une préface précisant les circonstances de leur découverte.*

*Je vous remercie de m'avoir confié ce travail si enrichissant et vous prie de croire en l'expression de mes salutations distinguées.*

*Alain André*

**ÉLISE DUTEIL**  
*Prix Collèges 2020*

## BELZEC

Je m'appelle Günter Kraus, j'ai trente-quatre ans. Ma femme s'appelle Marguerite, elle est française comme mes deux enfants, Charlène huit ans et Thibault cinq ans et demi. Je travaillais comme comptable près de Brest en Bretagne. Chaque dimanche, ma famille et moi allions pêcher à la rivière qui passe non loin de chez nous. Nous étions si heureux ! L'été nous allions dans un cabanon isolé près de la mer, dont personne ne connaissait l'existence. À l'annonce de la capture des étrangers vivants en France, nous nous y sommes réfugiés.

Cela faisait déjà presque un mois que ma famille et moi vivions dans la clandestinité, quand, un après-midi, les soldats sont arrivés. J'ai crié à ma femme et mes enfants de fuir avant de m'interposer. Capturé, j'ai été dirigé vers le camp de Belzec.

*22 août 1914*

Sur le chemin pour aller à Belzec, les gens me dévisageaient. Il est difficile d'expliquer ce que j'éprouvais alors. Je me sentais coupable, mais de quoi ? C'était une sensation que je n'avais jamais éprouvée auparavant, c'était horrible. J'avais peur, j'étais terrifié. Près du camp, au bord de la route, il y avait une statue du Christ, en granit, au corps mutilé. Dans le camp il y avait cinq baraques longues et basses, dont quatre collées les unes aux autres nous étaient réservées. La cinquième, un peu à l'écart, était plus petite mais mieux construite. J'ai été affecté au baraquement numéro trois. Nous étions quarante par dortoir. Chacun d'entre nous s'est vu attribuer une paillasse recouverte d'un drap. J'ai eu la surprise de trouver sous le drap qui me servait de couverture, un petit carnet, sur lequel était écrit « *C'est le mieux que je puisse faire monsieur Kraus* ».

*23 août 1914*

Aujourd'hui, longue et dure journée. J'ai croisé des visages familiers, deux autres Allemands expatriés comme moi qui vivaient dans un village

voisin. J'ai également été très surpris, en passant par le bureau d'enregistrement, de croiser mon voisin Georges, le pâtissier du village, devenu gardien à Belzec. Dans ce camp nous travaillons de l'aube jusqu'au soir. C'est épuisant, éprouvant, surtout moralement car je pense toujours à ma famille et cela me perturbe. Je suis tourmenté par mille questions. Où sont-ils ? Comment vont-ils ? Sont-ils en sécurité ? Je vais m'endormir sur ce triste jour, en rêvant de ce qu'aurait pu être ma vie sans cette foutue guerre.

#### *24 août 1914*

Ce matin, des nouveaux sont arrivés. Il y avait une femme et deux enfants qui m'ont fait penser à ma famille. Ma femme et mes enfants me manquent atrocement. Les gardiens sont horribles, quand ils le peuvent, ils nous humilient, ils nous crachent dessus, nous insultent et se moquent de nous. Pour eux, nous ne sommes que des « Boches », ils nous accusent d'être responsables de la guerre. Si nous nous rebellons nous sommes aussitôt sanctionnés, humiliés et battus, privés d'une nourriture déjà rare jusqu'à ce qu'ils estiment la leçon comprise. Les femmes et les enfants ne sont pas épargnés, ils sont aussi maltraités. Cela me fait peur pour ma famille, s'est-elle fait capturer ? Toute la journée nous travaillons encore et encore, les travaux sont abrutissants. Un jour nous faisons un trou, un autre nous le rebouchons, nous cassons des pierres et transportons les gravats à un bout du camp pour les ramener le lendemain. Ils nous traitent comme de vulgaires animaux.

#### *25 août 1914*

Réveil difficile. Cette nuit, chaque fois que j'ouvrais les yeux, je croisais le regard de mes camarades de dortoir. Comme moi, le sommeil semblait les fuir. Ce matin nous repartons travailler, hagards. Les gardiens nous maltraitent toujours autant. Si nous arrêtons de travailler ils nous menacent, nous frappent. Je ressens des douleurs dans tout mon corps. En fin de journée, je suis couvert de bleus.

#### *26 août 1914*

Chaque jour est plus dur que le précédent, nous refaisons le même travail horrible, inutile, nous allons nous affaiblir jusqu'à en mourir.

Aujourd'hui des détenus m'ont proposé de s'évader avec eux. Je leur ai répondu que même si l'envie me brûlait de leur dire oui la peur était plus grande et que je ne voulais pas avoir de problème. Cette nuit je ne peux pas dormir, je repense sans arrêt à leur proposition. J'aurais peut-être dû accepter...

### *27 août 1914*

La nuit, je rêve de mes enfants, de ma femme, nous sommes ensemble au cabanon, nous sommes heureux. Puis je me réveille et ils me manquent. Ne pas savoir ce qu'ils deviennent me rend fou de douleur. Je suis toujours hanté par le désir de les revoir, de savoir comment ils vont.

Ce matin un gardien m'a laissé me reposer quelques minutes et a commencé à me parler. C'était mon voisin. Il m'a dit que c'était lui qui m'avait donné le carnet. Nous avons parlé de notre vie d'avant, notre famille, nos enfants. Nous avons tous les deux des enfants avec des âges assez proches, une femme à qui nous tenons beaucoup. Comme moi il trouve cette situation absurde. Nous avons parlé jusqu'à ce qu'un de ses collègues vienne vers nous. Je me suis remis à travailler. Je ne sais pas si c'est parce que je m'habitue à ce quotidien atroce ou si c'est parce que j'ai rencontré Georges, mais ce soir je me sens mieux.

Dans la soirée il y a eu beaucoup d'agitation. J'ai entendu des coups de feu, des cris et des aboiements. Au repas, j'ai appris qu'il y avait eu une évasion. Sur trois prisonniers, un seul a pu s'enfuir, les deux autres sont morts. Je ne peux m'empêcher d'envier celui qui a réussi.

### *28 août 1914*

Seulement six jours que nous sommes là et pourtant nous avons l'impression d'être ici depuis des années. Nous sommes exténués. Certaines personnes, parmi les plus fragiles, sont mortes. Les conditions de vie sont inhumaines. La quantité de nourriture diminue de jour en jour. Nous sommes affamés à la vue des gardiens qui mangent devant nous pour nous narguer. J'ai perdu la notion du temps, les jours me paraissent une éternité. Nous ne savons pas si nous allons survivre à cette horreur. Tous les jours des personnes meurent ou tombent gravement malades.

**29 août 1914**

Ce matin un prisonnier a fait un discours. Il a parlé des injustices qu'on nous infligeait à cause de nos origines, de l'horreur de la vie dans ce camp, des repréailles incessantes dont nous étions victimes. Il voulait nous inciter à nous révolter quand une dizaine de gardes se sont rués sur lui et l'ont roué de coups. Le prisonnier a été emmené le visage en sang, le corps brisé, il est sûrement mort à l'heure qu'il est.

Plus tard, le commandant est venu. Il a demandé à ses hommes de frapper un prisonnier choisi au hasard, pour nous faire comprendre que toute rébellion semblable à celle de ce matin serait punie de la même manière, pour les adultes comme pour les enfants. C'était si horrible que j'ai préféré regarder le sol. À la fin, j'ai relevé la tête, j'ai regardé autour de moi, mon regard a croisé celui de Georges, il pleurait...

**30 août 1914**

Cette nuit j'ai réfléchi au discours de l'homme. Ses paroles m'avaient redonné espoir. Soudainement, j'ai repensé au groupe de prisonniers qui avaient tenté de s'évader, si l'un d'entre eux avait réussi, je le pouvais aussi. Mais comment ? J'avais besoin d'un plan, j'avais aussi besoin d'informations sur le camp. Georges pouvait peut-être m'aider, il fallait que je le trouve, j'avais confiance en lui. Toute la matinée je l'ai cherché, sans résultat. C'est lors de la relève de l'après-midi que je l'ai vu. Je me suis approché de lui discrètement tout en continuant de travailler. À voix basse, je lui ai parlé de mon projet d'évasion. Je lui ai dit que j'avais besoin d'aide pour sortir d'ici mais qu'il me fallait une diversion. À l'heure du souper un vieil homme est venu vers moi, il ne parlait pas et cela me mettait mal à l'aise. Quand je l'ai salué, il m'a dit « *j'ai tout entendu* », je ne comprenais pas. Il a poursuivi en me disant qu'il m'avait entendu parler d'évasion avec un gardien. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a dit qu'il voulait nous aider, qu'il voulait faire la diversion. Il m'a expliqué qu'il n'avait plus rien à perdre, son fils était mort du typhus, et sa femme d'un accident de voiture. Libre ou en prison, il était seul et malheureux, autant en finir. Il m'a proposé de distraire les prisonniers et les sentinelles pendant notre évasion.

*31 août 1914*

Georges a accepté, à condition de partir lui aussi. Il y pensait depuis l'épisode de la punition, il ne supporte plus ce qui se passe ici. Il m'a expliqué que le moment de la journée où la surveillance est plus réduite est le début d'après-midi, quand les gardiens tournent et que les sentinelles mangent. Il m'a aussi indiqué un endroit où se situe une porte de sortie verrouillée dont il allait se procurer la clef. Une rivière du nom du Goulan passe à côté du camp, elle facilitera notre fuite et les chiens ne pourront plus nous flairer. Un garde m'a aperçu avec mon carnet, je dois le cacher.

*5 septembre 1914*

Je n'ai pas dormi de la nuit, l'excitation et la peur se jouaient de moi. Cette après-midi, au moment de la relève, je rejoindrai Georges près du poste et déclencherai une bagarre. Il fera semblant de m'emmener derrière les baraques pour me punir. À ce moment, le vieil homme provoquera un incident de l'autre côté du camp pour attirer l'attention des gardes et des prisonniers. Georges et moi allons sortir par la porte verrouillée, et courrons jusqu'au Christ de granit pour repérer le Goulan et fuir à la nage. Le courant devrait nous aider. Encore une heure et je serai en route pour retrouver ma famille, enfin.

*Épilogue*

Ce carnet a été envoyé par courrier à Thibault Kraus, par un certain Georges, le 18 décembre 1918.

Une note était jointe :

*Votre père était un homme formidable, il était mon seul ami dans ce camp qui existait pour que nous soyons ennemis. Il a tout fait pour vous retrouver, je lui dois la vie.*

Georges

**SETI LE THIONNAIRE & EVEN RAOULT**  
*Prix Collectif Collèges 2020*



## VÉRITÉS

*« Dehors tout le monde, et que ça bouge ». Des uniformes Feldgrau, gris verdâtre apparaissent tout à coup. Les sauvages qui les portent pénètrent dans la maison et l'un brandit son arme vers la mère, qui lâche la pomme de terre qu'elle épluchait. Pétrifié, le garçon l'entend supplier d'une voix tremblante « S'il... S'il vous plaît. Ne touchez pas aux enfants » pendant qu'un autre soldat pointe son fusil dans sa direction. Les brutes aboient quelques mots dans leur langue. Ils agrippent les Français de leurs mains sèches et les tirent vers l'extérieur avec violence. Paniqué, l'adolescent laisse échapper un cri. « Tu fermes ta gueule, petit bâtard, ou ta mère va pleurer ce soir. Cette dernière tente de réprimer ses sanglots tandis qu'un soldat pousse le père vers eux. La petite sœur apparaît à son tour, gémissant et pleurant en silence. Les barbares. Ils ont osé porter la main sur elle. Du haut de ses quinze ans, son frère se sent responsable. Il fait un mouvement vers la fillette et lui murmure « Ça va aller ». Mais le Boche l'aperçoit. « Eh, toi ! N'y pense même pas ! Maintenant, vous m'écoutez bien. Vous restez ici jusqu'à ce qu'on ait fini. Au premier geste, nous n'hésiterons pas à tirer. Mon collègue s'occupera de vous. » Et les crapules se servent. Chaises, armoire, buffet, draps, casseroles, couverts : ils prennent même les bouchons de liège, ces porcs. Et la famille, dehors, assiste à ce pillage, impuissante. Le garçon voit son père pleurer, ce soir, pour la première fois.*

*« Tout. Ils ont tout pris. »*

Un homme dans la cinquantaine était assis à son bureau, perdu dans ses pensées, un pli d'amertume au coin des lèvres. Il chassa les images de son esprit, chassa ce souvenir qui, parmi d'autres, ressurgissait depuis quelque temps. Il lui paraissait aussi récent que durant sa jeunesse, dans la région annexée, aussi récent qu'après sa fuite vers le Sud. Quarante ans avaient passé depuis cette réquisition – cet abus – mais lui n'oubliait rien. Cependant, même si ces souvenirs semblaient intacts, un nouveau goût s'y mêlait à présent : celui de la satisfaction.

En effet, les choses avaient changé depuis qu'il avait été nommé commandant de ce camp en Bretagne. Il y avait été assigné dès que la guerre avait éclaté. Aucune surprise, il était déjà considéré pour sa loyauté envers sa patrie. Oui, la France était son pays, et l'Alsace y appartenait, elle en était le bras droit et aucune armée n'allait prétendre le contraire ! Cela faisait plusieurs décennies que sa région était sous le joug allemand. Mais les cœurs n'avaient pas renoncé, les esprits étaient restés fidèles. La plupart, du moins, et quant à ceux qui étaient tombés dans le piège, ils allaient subir le même traitement que les ennemis.

Le vent avait tourné. Une nouvelle page de l'Histoire s'écrivait à présent, et elle rendrait enfin justice aux siens. À lui, aussi. Dieu leur avait enfin rendu grâce. Ils allaient tous être dédommagés des malheurs qu'ils avaient vécus... ça, il en était convaincu. Et son devoir était de protéger sa patrie. Qui dit protéger, dit rendre justice. Et pour rendre justice, il fallait faire payer ces sauvages pour qu'ils en tirent une leçon. Ne pas les laisser s'échapper comme ça. Et on lui avait donné la chance de les remettre à leur place. Ce poste était une compensation : il ne devait pas gâcher l'opportunité.

Car ils étaient tous pareils. Soldats, civils, on ne peut pas faire la distinction. Personne ne peut renier son identité : quand il y a de la crasse dans le sang, ça fait partie de soi. Quand le commandant regardait les détenus, il voyait les mêmes visages froids et hostiles des soldats qui avaient envahi son pays. Il retrouvait leur brutalité dans chacun de leurs mouvements. Mais, le pire, c'était leur langue : les entendre bachepailler rouvrait ses vieilles plaies. Ces sons qu'ils vomissaient de leurs bouches étaient aussi infâmes qu'eux. Oui, ils étaient tous des cafards. Il fallait donc les écraser comme tels.

Il voyait les détenus tourner en rond tous les jours. On avait bien fait de les enfermer ici. Des hommes comme ceux-là, on ne sait jamais ce dont ils sont capables. On n'allait pas les laisser saboter l'effort de la nation entière. Les braves Poilus qui versaient leur sang dans les tranchées, les femmes qui travaillaient péniblement pour nourrir tout le monde, et lui-même, bien sûr, avec toutes les forces de l'ordre, n'allaient pas se battre pour rien. D'ailleurs, les étrangers auraient dû rester dans leur pays s'ils ne voulaient pas d'embrouilles.

Mais maintenant qu'ils étaient là, il fallait s'occuper d'eux. Œil pour œil, dent pour dent. C'était sa devise depuis le début de la guerre. Il traitait les détenus comme eux l'avaient été : une lettre caviardée pour chaque article censuré par les Boches, un ordre de se taire pour chaque interdiction de parler français, du travail forcé pour chaque personne humiliée. Les réquisitions ? Pillages ! Les cours obligatoires en allemand ? Tentatives de les faire renier leur culture ! Le contrôle incessant qu'avaient subi les Alsaciens et les Lorrains, pendant toute cette période, était reproduit ici avec le même acharnement. Ils avaient souffert ? Eh bien, c'était au tour des autres. Et chaque effort amenait la France plus près d'une compensation, plus près de la justice qu'elle méritait.

Le commandant observait les détenus par la fenêtre du bureau, ces sales types qui traînaient dans la poussière de la cour. Il chercha un jeune Allemand du regard, un de ceux qui étaient privés de nourriture. Pas d'étonnement, il ne le trouva pas. En fait, cela faisait quelques semaines que le Boche ne sortait plus. Qu'il reste au lit jusqu'à en crever, ça ferait une bête de moins dans ses pattes !

Le commandant se redressa quand on toqua à la porte.

Le jeune Breton entra dans le bureau. " Tiens ! M. Tanguy, cher interprète " s'exclama le commandant sans enthousiasme. Interprète, c'est ce qu'il était ici : le Français qui parlait la langue des Boches pour les uns, l'ennemi qui les comprenait pour les autres. Pour les comprendre, oui, le Breton les comprenait. Jusqu'à cette année, il pensait que comprendre signifiait reconnaître les mots, les phrases. Mais les derniers mois lui avaient appris que ce n'était pas tout. C'était aussi accéder à leurs pensées, interpréter leurs actions et réactions. Entrevoir leur âme ?

Tout cela, il ne l'avait pas prévu. Il avait toujours voulu être professeur. Initier ses élèves au monde des mots, des symboles, de l'expression et les inciter à l'explorer. Mais les quelques années où il avait enseigné l'avaient fait redescendre sur terre. La réalité était bien éloignée de ce qu'il imaginait. Répéter des mots, faire conjuguer des verbes à des élèves têtus et paresseux ne l'avait pas enchanté. Alors, quand, en cet été 1914, une nouvelle opportunité s'était présentée, il avait tenté sa chance. Il allait pouvoir participer à l'effort de guerre, lui aussi, en faisant ce qu'il aimait : manier les mots.

Maintenant que le pays était attaqué, il devait penser différemment : comprendre la langue des voisins n'était plus un moyen de s'ouvrir au monde mais une arme précieuse, la clé pour gagner le combat. Et il était prêt à utiliser ses compétences pour le bien commun.

Alors, quand il s'engagea en tant qu'interprète militaire, il était certain qu'il ferait ses preuves, comme chaque compatriote. Et les premières semaines au camp, il y était arrivé. Sans lui, on n'aurait pas pu présenter la situation aux détenus, leur expliquer les règles, les mettre en ordre. Il était essentiel au bon déroulement du protocole, et ainsi, il sentit qu'il aidait sa patrie. Mais au bout de quelque temps, une incertitude était apparue dans son esprit. Et chaque jour elle prenait plus de place, semant le doute et remettant son rôle en question. Car en étant le messenger, le pont entre deux cultures, il avait pu voir les deux côtés de l'histoire. L'humiliation versus le sentiment d'injustice. La soif de vengeance contre le devoir. Plus il écoutait les uns, moins il les percevait comme des ennemis. Plus il voyait le comportement des autres, plus il avait la nausée.

Les étrangers avaient été enfermés sans avoir commis de faute, ils essuyaient des remarques désobligeantes quotidiennement, étaient mal nourris. Ce traitement immérité, il ne le comprenait pas, l'interprète l'avait bien vu, ça. Il avait reconnu des hommes qui voulaient simplement rentrer chez eux, vivre en paix, oublier toute cette histoire ?

Et le Breton ne savait plus quoi penser de cette guerre. Il n'y voyait plus qu'une mascarade. Des gamins qui jouaient au chat et à la souris. Il était écoeuré. Écoeuré par ce maudit système qui met les hommes à la merci d'un caprice de dirigeant. Écoeuré par les expressions « pertes », « civils » et « militaires », qui ignorent qu'il s'agit tout simplement d'êtres humains. Écoeuré par le mot « ennemi » qui justifie des bains de sang, des crimes. Écoeuré par la haine – comment peut-on détester un inconnu au point de vouloir sa mort ?

Car, il l'avait compris à présent, la guerre ne résout pas de problèmes, elle détruit seulement. Ceux qui affirmaient vouloir “ mourir pour la patrie ” ne s'étaient pas rendu compte qu'ils étaient de simples pions. Des robots qui suivaient de grands mots sans réfléchir.

Le jeune homme était dégoûté par toute cette situation, par les actions du commandant. À chaque fois que ce dernier punissait un détenu sans motif valable, à chaque fois qu'il condamnait un étranger pour un crime qu'il n'avait pas commis, il sentait son cœur se serrer. Mais que pouvait-il faire ? Comment un homme, un seul homme pouvait-il espérer arrêter toute cette folie ? C'était juste impossible.

Mais, peut-être qu'il pourrait essayer d'être plus juste, de traiter les détenus comme des êtres humains ou en tout cas essayer. Et, quand un jeune Allemand – il n'avait même pas vingt ans ! – fut à nouveau privé de nourriture sous un prétexte absurde, il décida d'agir.

Il se tenait en ce moment-même dans le bureau du commandant, où il venait lui demander calmement d'accorder un repas au jeune homme innocent. Mauvaise idée. Le commandant fronça les sourcils, visiblement énervé : « Mêle-toi de tes oignons, tête de lard. »

Après être sorti et avoir refermé la porte derrière lui, le Breton soupira, impuissant. Il avait essayé, au moins. Il fit quelques pas vers son bureau, puis se ravisa. Il se tourna vers l'escalier qui menait à la cantine.

\* \* \*

*“Attrape !” Il reçoit le ballon dans l'estomac. Propulsé vers l'arrière, il perd l'équilibre, et atterrit par terre. Il rouvre les yeux pour voir sa sœur le fixer comme s'il était le Diable en personne. Il baisse le regard. Plus de traces du jouet inoffensif que sa sœur lui a lancé. Le ballon s'est transformé en machine infernale. Et lourde, trop lourde. Il ne peut pas s'empêcher de lâcher l'arme fatale. Et quand elle touche le sol, tout s'effondre autour de lui. Il se sent balancé dans tous les sens, perd tout repère et sens de la gravité. Soudain, il entend des rires résonner dans ses oreilles. Les rires de qui ? Il l'ignore. Ils viennent de partout et de nulle part. Il se cogne brutalement sur le sol. La fumée l'étouffe, sa peau le brûle, sa tête tourne. Au bout de quelques instants, sa vision s'éclaircit et il reconnaît sa maison à moitié détruite. Tout est en feu, tout lui paraît irréel, comme dans ces romans où le monde entier est détruit. Et tout à coup, deux femmes défigurées apparaissent.*

*Il a d'abord une expression de dégoût, puis il reconnaît sa sœur et sa mère derrière ces visages écorchés. Sa maman le regarde avec mépris et hurle : « Traître ! Tu nous as tués. Tout cela est de ta faute. » Il n'en peut plus. La douleur, l'horreur de la scène, tout ça est trop pour lui. Il abandonne.*

Il se réveilla en sursaut, toussant et crachant la fumée de ses cauchemars. Les oreilles bourdonnantes, le jeune Allemand essaya de reprendre contact avec la réalité. Il aurait aimé que maintenant vienne le réconfort d'une vie simple. Il attendait depuis longtemps son « Ouf, ce n'était qu'un rêve ! ». Mais ce n'était pas pour aujourd'hui. Encore une fois. Il se sentait mal à l'aise, et cette fois il avait presque envie de vomir – mais vomir quoi ? Il n'avait rien mangé depuis deux jours. Tout lui revenait d'un coup, tel une bombe lui explosant à la figure. « Bombe »... ce mot voulait tout dire à présent. Il résumait pour lui ces dernières semaines : une bombe avait détruit sa ville, son cœur, et sa vie.

Le cauchemar revenait chaque nuit, et la douleur l'accompagnait. Pourquoi devait-il revivre cette scène, encore et encore ? D'ailleurs, ce n'était même pas son propre souvenir : son cerveau avait tout mis en place. Pourquoi ne rêvait-il pas de son départ précipité du village, son arrivée au « pays de la liberté » – quelle ironie ! –, son enfermement dans le camp ? Pourquoi ne voyait-il pas les regards des Français dans ses cauchemars ? Son cerveau était resté bloqué et il ne voyait pas comment s'en sortir.

Ces quelques semaines l'avaient changé. En apparence d'abord. En voyant la ride qui s'était creusée sur son front, il eut l'impression qu'il avait pris cinq ans en quelques semaines. « Tu as le teint blême », lui avait dit son père, en le regardant avec des yeux écarquillés. Traduction : « Tu ressembles à un fantôme. » Il le sentait, aussi : il n'avait plus la force de se lever, de manger, de réfléchir. Il avait toujours pensé qu'il était invincible, invulnérable. Mais, à présent, son énergie l'avait quitté. Il n'essayait même pas. Être enfermé ici, c'était comme avoir des chaînes à son esprit. Plus rien n'avancait. Rien.

Ce qui le torturait, c'était surtout sa conscience. Car c'était *sa faute*. Sa faute, sa faute, sa faute... Allongé sur le lit – pas « son lit », il refusait de dire « son » –, il essayait d'oublier qu'il était coupable. De faire taire son cerveau plein de pensées noires. Mais c'était impossible. En décidant de

partir avec son père au pays des supposés « droits de l'homme » pour plus de sécurité après l'éclatement de la guerre, il avait abandonné lâchement sa famille qui refusait de quitter le village. Son père et lui avaient cédé aux cris hystériques de sa mère : « Je suis née ici, j'y demeure. Ce n'est pas une petite guerre qui va nous chasser de chez nous ! ». Grave, grave erreur. Ça avait été une folie. Et il ne se le pardonnerait jamais. Car il aurait pu être là-bas quand les armes avaient détruit la vie de ceux qu'il aimait. Il aurait pu les aider, les protéger, les sauver. Ou du moins, leur dire qu'il les aimait une dernière fois. Mais il était trop loin au moment de la catastrophe. Son père et lui étaient déjà ici, engagés comme des animaux sauvages, traités comme des bêtes, nourris comme des esclaves. Il avait appris par une simple lettre que sa propre mère, la personne qui l'avait mis au monde et sa sœur adorée, celle avec qui il avait grandi, avaient été tuées. Quelques lignes, et c'est tout. C'était injuste.

Cette lettre, ou du moins ce qui avait survécu au découpage acharné que l'on appelle censure, il l'avait gardée précieusement, comme un souvenir douloureux qu'on refuse de laisser derrière. Son père, lui, avait brûlé la sienne immédiatement. Le jeune ressentit soudain l'envie de tenir le morceau de papier une fois de plus. Il tendit sa main vers le recoin de son lit qui servait de cachette, attrapa la lettre et la déplia.

\* \* \*

*Fribourg-en-Brisgau, Allemagne  
Le 14 avril 1915*

*Cher Hans,*

*Cette lettre t'apporte malheureusement de tristes nouvelles. Lundi dernier, les aviateurs français ont bombardé notre ville. Il y a 9 morts et des blessés. Et la malchance a voulu que parmi ces 9 âmes perdues comptent celles de ta mère et de ta sœur Maria. Votre maison est détruite. Dieu a décidé d'épargner ton frère Johann, il va venir vivre avec moi et Alexander. Tu te demandes peut-être pourquoi ce n'est pas lui qui t'écrit, mais il n'a pas la force d'affronter ce malheur à présent.*

*Je sais que le courrier ne doit pas être trop long, donc je ne peux pas m'attarder. Envoie-nous de tes nouvelles quand tu le peux.*

*Je veux exprimer mes sincères condoléances, et sache que nous pensons tous très fort à toi. Le chagrin ne va pas être facile, mais tu es courageux. Espérons que cette fichue guerre va finir une bonne fois pour toutes.*

*Ta marraine qui t'aime,*

*Anna*

La colère colora ses joues, comme à chaque fois qu'il lisait la lettre. Comment des gens pouvaient-ils être aussi cruels, aussi... inhumains ? Massacrer, bombarder, tuer. Des actions que rien ne pourrait jamais justifier. Comment tue-t-on de sang-froid des personnes que l'on ne connaît pas ? Quel motif est assez puissant pour donner envie d'achever des êtres comme nous ? De nous comporter comme des monstres ? Mais c'était aussi le dégoût des Français, leurs visages pleins de mépris pendant les jours de sortie. Et le ricanement du commandant quand il lui délivra la lettre funeste, caviardée. La privation de nourriture répétée depuis qu'il lui avait demandé les mots manquants. Tout cela le hantait depuis des semaines. Il fallait arrêter. Arrêter toute cette absurdité. Il ne pouvait se laisser faire. Il *devait* agir d'une façon ou d'une autre. Montrer à ces barbares qu'ils avaient un cœur, eux (aussi ?), les réveiller.

Soudain, un homme entra dans les dortoirs. Il crut d'abord que c'était son père, pour essayer, encore une fois, de le convaincre de sortir, et se prépara à lui tourner le dos. Il ne voulait pas le voir, cela ne faisait que remuer le couteau dans son cœur qui n'était plus qu'une plaie. Mais Hans reconnut l'interprète et fourra la lettre sous la couverture. « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas là pour te punir ! », lui dit-il dans sa langue. L'Allemand fronça les sourcils. Que voulait-il dire ? Le Breton s'approcha de lui et, après avoir vérifié que personne d'autre n'était dans la pièce, chuchota : « Je veux t'aider. » L'aider, ha ! « Je sais pour ta famille, poursuivit-il, et que le commandant te prive de nourriture. Je ne suis pas d'accord. Tiens, je t'ai apporté à manger ». Il sortit de son sac un bout de pain et un morceau de pâté. « C'est tout ce que j'ai pu trouver. Mange, ça te fera du bien. » Le jeune homme regarda la nourriture, puis secoua la tête : « Je ne veux pas de ton

aide.» L'interprète parut décontenancé. « Je ne suis pas comme les autres, tu sais. Laisse-moi t'aider. » Le détenu leva son regard vers le visage du Français. Étrangement, il ne perçut aucune hypocrisie dans ses yeux. Il hésita quelques instants, fixant le mur sale en face de lui. Quand soudain une idée lui traversa l'esprit. Il esquissa un sourire. « D'accord. J'ai besoin de ton aide pour quelque chose. »

Une demi-heure plus tard, l'interprète réapparut à la porte avec un seau de peinture et un pinceau à la main. Hans ne pensait pas qu'il accepterait. Son coup de tête aurait des conséquences. Lui s'en moquait, il n'avait plus rien à perdre. Mais il ne comprenait pas pourquoi le Français prenait ce risque. Enfin, bon, il devait avoir ses raisons. Il le remercia du regard. Le jeune Allemand était prêt. Il allait riposter, lui aussi. Et, se tournant d'un coup, il plongea le pinceau dans le seau et, avec l'aide de l'interprète, traça de grandes lettres sur le mur.

Il compléta le dernier mot puis s'écarta pour observer le résultat. Il se tourna vers l'interprète pour voir sa réaction, mais ce dernier fixait la porte, atterré. Il suivit son regard : le commandant se tenait là, rouge de fureur. Mais l'Allemand ne le craignait plus. Il avait dressé son arme à lui.

**« *Cet ennemi que tu exècres est dans ton cœur : c'est ta haine !* »**  
Couleur sang.

\* \* \*

Colère dégoulinante, trois hommes débordant d'émotion, trois versions de l'histoire, trois vérités nues se dévoilant l'une à l'autre. Mais les yeux refusent de voir, ils portent le bandeau de la haine. Les mots sont encagés, réprimés par des barreaux rancuniers. Seule la fureur des pensées gronde.

*Se tenir côte à côte mais à mille lieues l'un de l'autre.  
Se crever les yeux pour ne pas voir son cœur immonde.  
Se perdre dans l'illusion d'une cause défendue.  
S'éloigner des appels à l'aide perdus.*

*Se nourrir du désespoir de ses semblables.  
Se voiler la face jusqu'au coup fatal.  
Se retrouver au sommet d'un tas de corps, d'âmes gâchées.  
Se noyer dans le sang qu'ont versé nos mains armées.  
Insensibles, hypocrites, regardez-vous !  
Regardez-vous courir aveuglement à votre perte.*

**NÉPHÉLIE CHANTZIS**  
*Prix Jeunes Étrangers 2020*